

logo not found or type unknown

Title Jours sombres dans la vie de Naguib Mahfouz / Par Gamal al-Ghitani
MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
Contained in / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume 27 (2008)
pages 199-210
URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/121950>

JOURS SOMBRES DANS LA VIE DE NAGUIB MAHFOUZ

par

Gamal AL-GHITANI

On peut considérer l'année 1994 comme emblématique dans la vie de Naguib Mahfouz et pour notre relation avec lui, non par sa teneur mais par sa forme et les circonstances qui l'ont entourée. Je la considère comme très différente de l'année 1988, celle où il a reçu le prix Nobel. Celui-ci avait été annoncé le jeudi. Quand je me suis rendu chez lui, les journalistes égyptiens, arabes et étrangers étaient déjà nombreux devant sa résidence, située au premier étage d'un immeuble qui donne sur le petit Nil, son bras le plus étroit du côté de Guizah. J'ai trouvé sa femme placée dans une situation à laquelle elle n'avait pas été habituée, leur vie s'étant écoulée jusque là calmement, loin des feux de la rampe. Seuls les très proches fréquentaient ce lieu que la famille habitait depuis les années cinquante, un petit appartement dont les meubles avaient été choisis avec beaucoup de goût et où je n'avais eu qu'une seule fois l'occasion d'entrer avant le prix Nobel, car c'étaient les cafés qui étaient nos lieux de rencontre depuis le début de notre relation en 1959. Ce jour du Nobel, un jeudi après-midi d'octobre, tout le monde se demandait où était notre Ustaz¹. Je ne me suis pas donné la peine de me poser la question, je suis sorti de l'immeuble pour me diriger vers le café Kasr el-Nil, et là je l'ai vu. Je me suis approché de lui pour le saluer en le félicitant. Il était assis en compagnie de ses «chères vieilles crapules»², Adel Kamel son ami de toujours, qui avait commencé en même temps que lui une carrière de romancier, en donnant à la littérature arabe une belle œuvre, *Malim al-Akbar*, et une

1. Note du traducteur: littéralement, «Maître», avec une connotation affectueuse.

2. Note du traducteur: littéralement: «Les anciens gueux», allusion au titre de l'un de ses romans de 1977.

pièce de théâtre, *Gulfidan Hanem*; il a ensuite cessé d'écrire et s'est orienté vers le domaine commercial. Il y avait également là l'acteur Ahmad Mazhar – que Dieu ait son âme – ainsi que le réalisateur Tawfik Saleh. Les trois faisaient partie du groupe de ses «chères vieilles crapules». A l'origine, le jeudi était consacré à deux rencontres. La première dans le café Orabi à Abbassiah avec les amis d'enfance et de jeunesse. A la fin des années soixante-dix le café a fermé et il a été remplacé par plusieurs magasins. En même temps les membres du groupe de Abbassiah, dans leur majorité, avaient disparu, et celui qui est encore en vie ne sort plus en raison de la maladie et de la vieillesse. Au début des années quatre-vingt, notre Ustaz ne pouvait plus aller au café Orabi, puisqu'il avait disparu... A l'époque où il m'avait permis de fréquenter ce café, au milieu des années soixante, il y passait exactement deux heures, de six à huit. Lorsque arrivait le moment du départ, il allait à pied chez un célèbre marchand de kebab proche de Midan el-Gueish, où l'attendait son paquet d'un kilo bien enveloppé; dans une pâtisserie proche il achetait un kilo de basboussa, puis prenait un taxi pour la deuxième rencontre du jeudi, aux Pyramides, où habitait l'écrivain sarcastique Mohammad 'Afifi – Dieu le garde en sa miséricorde – et où s'étaient réunis les «chères vieilles crapules» pendant plus de trois décennies. Il faut noter que notre Ustaz cessa d'acheter des pâtisseries à partir du moment où il découvrit qu'il avait le diabète, au début des années soixante.

La rencontre du vendredi s'est transportée en plusieurs lieux: elle se faisait au café Riche jusqu'aux années soixante-dix, puis s'est déplacée vers le café Kasr el-Nil. Le samedi était réservé à la famille, les dimanche, lundi, mardi et mercredi à l'écriture. Pendant les mois d'été, le mardi était un jour réservé à une rencontre au café Fichawi, rendez-vous auquel n'assistaient que Youssef al-Ka'id et l'auteur de ces lignes. En été notre Ustaz s'arrêtait d'écrire, à cause d'une manifestation d'allergie oculaire qui commençait avec le printemps. Il passait un mois d'été à Alexandrie, où il avait son cercle, lui-même étant le centre autour duquel gravitaient les écrivains de ce port, et il en gardait la première place. Il cessa d'aller à Alexandrie au début des années quatre-vingt-dix, lorsque sa vue déclina beaucoup et qu'il du subir une opération chirurgicale à Londres.

Jusqu'à l'année 1994, jusqu'à ce fameux vendredi, notre Ustaz gardait strictement le rythme auquel il s'était habitué, et rien ne changeait. Si le lieu d'une rencontre variait, c'était à cause d'un changement de circonstances ou en raison d'un imprévu.

Tout cela jusqu'à ce jour terrible qui a mis fin à toutes les habitudes de notre Ustaz, à son application à mettre les gens en contact, à sa sortie quotidienne tôt le matin, à sa marche jusqu'à un café de Midan al-Tahrir, cette marche agréable qui était pour moi l'occasion de l'accompagner quotidiennement dans les années soixante, lorsque je travaillais pour une société située à Dokki. Je le rencontrais sur le

pont de Galaa et marchais en sa compagnie jusqu'au pont de Kasr el-Nil. Notre Ustaz vivait parmi les gens, s'appliquant à les mettre en contact, il les aimait et eux l'aimaient à leur tour. C'est alors que furent dirigées contre lui des campagnes de presse qui ont préparé la voie à ce vendredi-là, et que furent publiés contre lui, par les spécialistes de l'obscurantisme, des livres attaquant son roman *Les Fils de la Médina*. Il refusa toute protection, me disant alors qu'il ne s'imaginait pas marchant dans la rue avec un garde à ses côtés. Il avait une profonde confiance et la conviction intime qu'aucun mal ne le toucherait. Un jour il m'avait fait un signe de tête en disant: «Nos vies sont entre les mains de Dieu».

J'étais pourtant angoissé, en raison de mon expérience passée durant les années soixante, par l'éventualité d'une arrestation – j'appartiens à la génération qui a découvert la peur, qui a travaillé clandestinement contre des situations que beaucoup parmi nous jugeaient injustes – et il en est résulté un sentiment aigu d'insécurité. Depuis le début des années quatre-vingt-dix nos rencontres avaient lieu le mardi, et, lorsque je suis devenu rédacteur en chef de *Akhbar al-Adab* et que j'avais une voiture de fonction par *Akhbar al-Yawm* conduite par l'un de mes collègues, il m'incombait de l'accompagner en le prenant chez lui.

À six heures moins cinq je l'attendais; à six heures précises il sortait de l'immeuble; je m'avançais vers lui et l'accompagnais jusqu'à la voiture; j'ouvrais la porte avant car il préférerait s'asseoir à côté du chauffeur, puis nous allions à l'endroit où nous avions l'habitude de nous rencontrer; dans les années quatre-vingt-dix c'était dans un bateau amarré au bord du Nil, appelé «Farah boat», qui existe jusqu'à ce jour.

Bien que je ne sois pas armé – et, même si je l'avais été, je n'aurais pas su utiliser une arme – lorsque j'arrivais devant la maison je regardais tout autour, imaginant une agression. La grande régularité de notre Ustaz pouvait faciliter le choix de l'heure d'une telle attaque; je m'y attendais, je la pressentais en raison de la recrudescence de la violence sociale de la part des groupes extrémistes. Ces groupes qui au départ n'étaient que des mouvements de protestation contre la corruption et le vice, mais qui se sont éloignés de leurs véritables objectifs pour des raisons qui seraient trop longues à expliquer.

Après la publication de la photo du jeune homme qui avait planté un couteau dans le cou de notre Ustaz, ce vendredi après-midi, je me suis souvenu de lui. Un jour j'attendais notre Ustaz, il faisait chaud; mon regard fut attiré par un jeune homme qui portait un jean, assis au rez-de-chaussée, sous le balcon couvert où vivait notre Ustaz, ce balcon qui a la largeur de l'appartement, fermé de vitres épaisses, entouré d'une barrière décorée. Madame 'Attiyat Allah, l'épouse de notre Ustaz, avait ajouté des plantes qui formaient un joli petit jardin couvrant tout ce niveau.

J'avais regardé ce jeune homme, il avait échangé avec moi un regard acéré, puis il avait continué à découper en petits morceaux un papier qu'il tenait en mains. Il n'avait pas réagi, mais était resté à sa place. J'avais pensé que, peut-être, il se protégeait de la chaleur, mais, quelques semaines après, son image a surgi dans ma tête après sa publication. C'était le même jeune homme qui s'était avancé vers notre Ustaz l'après-midi de ce vendredi pour, d'une main, le saluer, et, de l'autre, lui planter dans le cou un vieux couteau au manche cassé, rafistolé avec une grosse ficelle. Cette attaque a constitué une très nette ligne de partage entre deux parties totalement différentes de la vie de notre Ustaz.

* * *

Je reviens à mes papiers personnels où j'avais enregistré les événements de ces jours terribles de l'année 1994, plus précisément autour du vendredi 15 octobre. Ce jour-là j'aspirais à un peu de repos après mon retour, la veille qui était un jeudi, d'un voyage au Maroc. Je rangeais mon bureau, dont j'avais été absent quelque temps, et j'écoutais quelques enregistrements de musique andalouse que j'avais acquis dans l'antique ville de Fès. Le téléphone sonne, au bout du fil la voix de mon collègue et ami Moustafa Bakri: «As-tu appris qu'on a porté la main sur Naguib Mahfouz? S'il te plaît, vérifie par toi-même ces informations...».

J'ai répondu par la négative, et lui ai demandé de me rappeler sous peu; j'étais stupéfait, pétrifié en cet instant auquel je m'attendais tout en souhaitant qu'il n'arrive jamais; il apparaissait qu'il me fallait y faire face tout de suite, quelques secondes avant que le coup n'atteigne les centres de la douleur au cerveau. J'étais dans cet état en me représentant l'homme au bon cœur, avec sa présence paternelle et mon attachement à lui, lorsque j'ai appelé chez lui. Sa plus jeune fille m'a répondu; j'ai dit d'une voix neutre comme si je ne visais rien de particulier: «Quelles sont les nouvelles?». Elle m'a répondu douloureusement, avec peur de l'inconnu à venir: «Je ne sais pas ce qui se passe maintenant, papa est en salle d'opération, prie pour lui, mon petit oncle...»; puis elle m'a dit: «Maman et ma sœur sont auprès de lui, à côté de chez nous, dans l'hôpital de la police...». J'ai prononcé quelques phrases brèves pour la rassurer, j'ai prié pour lui afin qu'il s'en tire, et j'ai commencé à m'activer. J'ai appelé mes collègues à la rédaction du journal *Akhbar al-Yawm*, j'étais le premier à leur annoncer la nouvelle; j'ai appelé mon ami Youssef al-Kaïd qui était chez lui et m'a dit que l'un de ses amis l'avait contacté pour s'informer; j'ai appelé mon ami Emad al-Abboudi, ingénieur et homme d'affaires – le rite de la séance du mardi avec notre Ustaz était encore en place à ce moment-là et Emad était l'un de ses piliers – il a dit qu'il passerait prendre Youssef, puis moi-même et que nous irions à l'hôpital. Je suis

descendu dans la rue, en affrontant la nuit sombre et la peur de ce qui allait arriver. Tous mes souvenirs ont resurgi et j'ai été submergé par une vague de réminiscences. Je connais cet état, au moment où nous sommes menacés de la perte d'un ami, avec des flashes de situations connues ou de sons entendus.

C'est mon attente tous les mardis devant son immeuble – ce qui s'est passé aujourd'hui alors que le docteur Fathi était à ses côtés aurait pu avoir lieu avec moi. C'est ma recherche de son écoute, à proximité de son oreille gauche où le sens de l'ouïe était encore vivant avec l'aide du sonotone, ma voix un peu élevée, ses moments de silence, ses regards distraits, son ardeur sur la route à six heures du matin au bord de ce Nil qu'il a aimé au point de loger dans un bateau pendant un an après son mariage, puis d'habiter à côté. Sa présence au café Riche, ou Groppi, ou Ali Baba; dans ces cafés, sa lecture des journaux, sa rédaction des dépêches de condoléances ou de félicitations, avec quelques remarques; ses soirées du café Orabi, l'odeur du tabac se dégageant des narguilehs que j'avais appris à fumer avant de cesser de le faire; les rires qui se faisaient échos avec le groupe de ses amis d'enfance de Abbassiah; nos randonnées dans les ruelles de Gamaliyyah; mon respect à son égard lorsque j'étais en sa compagnie dans les vieux cafés et qu'il se remémorait les temps passés; je ne prenais la parole que lorsqu'il avait parlé en premier; l'amour des gens pour lui, sa déambulation parmi eux, serrant les mains, ne repoussant personne; son admirable patience, sa grande modestie, sa tolérance sans pareille; son heure de repas tous les mardis en notre compagnie, avec cette nourriture d'ascète: un morceau de fromage blanc, une tranche de tomate, un rond de falafel, sans plus.

Ce que je n'ai pas connu, pour ne l'avoir pas vécu avec lui, c'est son enfance dans la maison du juge, les poils du menton du pacha, les querelles des adolescents, l'amour de Hussein, les jeux dans le souterrain de Kormoz, la révolution de 1919, les années trente (l'âge d'or du Caire), la seconde guerre mondiale, les abris, la fin de l'adolescence, le déjeuner chez al-Agati, les onguents, le kebab et la keftah, les soirées au Tofapian, le café du Passage des miracles, le ministère des waqfs, la période de travail sous la coupole d'al-Ghourî, la révolution...³

Naguib Mahfouz, c'est toute une époque condensée dans un être humain, qui avait vécu la société égyptienne et l'avait exprimée pendant soixante-dix ans d'écriture continue; c'est un cas unique dans l'histoire de la littérature et des écrivains. Ce jour qui semble maintenant très lointain, alors que je réalisais l'horreur de ce qui s'était passé et qu'elle m'anéantissait, j'étais sur le point de me lamenter et de hurler en pleurant: «Mon Ustaz... mon trop cher ami».

3. Note du traducteur: dans ce paragraphe, tout fait allusion à des écrits de N.M., romans ou fragments d'autobiographie

Lorsque nous sommes arrivés à l'hôpital, situé à côté de la maison, trente mètres environ – un effet de la bienveillance divine et de la providence – le coup avait été asséné depuis à peu près deux heures. Nous sommes entrés dans la salle d'attente proche de la salle d'opération. Feu Sarwat Abaza sanglotait comme un enfant en répétant: «Naguib... Naguib... est-ce pensable qu'on lui nuise... qu'on le touche». Nous lui demandons de se calmer, alors que nous-mêmes avons besoin d'être calmés. Là-haut, au deuxième niveau, notre Ustaz est couché sur la table d'opération, avec une équipe de chirurgiens experts menée par le plus grand spécialiste égyptien de la chirurgie sanguine, le docteur Ahmad Sameh Hammam. Une fois de plus je suis persuadé de l'intervention de la providence divine.

La première intervention, c'était parce que celui qui avait la charge d'accompagner notre Ustaz ce jour-là était le docteur Fathi Hachem; il fait de la médecine vétérinaire, mais il est avant tout médecin. Lorsque notre Ustaz est monté dans la voiture et s'est installé à côté de lui, le jeune criminel s'est avancé vers lui, l'a salué, puis a planté son couteau en forme de corne de gazelle dans le cou de notre Ustaz pour l'égorger; il voulait couper la carotide qui approvisionne en sang la tête, donc le cerveau, comme il l'a avoué par la suite. «Après qu'il m'ait salué, nous a dit ensuite notre Ustaz, j'ai senti un dragon de feu s'abattre sur mon cou...».

Ce qui a sauvé Naguib Mahfouz c'est son grand âge, le fait qu'il soit penché en avant à cause de cela, c'est pourquoi le couteau est passé à côté de l'artère principale. A cet instant, lorsque la voiture a commencé à bouger, le docteur Fathi a pris conscience de ce qui arrivait et a crié: «Qu'est-ce que tu fais, espèce de dingue?». Il a sauté de la voiture pour poursuivre le jeune homme qui a jeté son couteau et la course a commencé. Fathi l'a poursuivi, mais il a préféré retourner voir notre Ustaz blessé. Le sang giclait comme d'une fontaine. Il s'est assis en vitesse à sa place, d'une main il a comprimé la blessure et, de l'autre, il a conduit la petite voiture vers l'arrière, pour se diriger vers l'hôpital, à très courte distance. Lorsqu'il est arrivé devant le portail principal, il a couru vers la porte en criant: «Ouvrez... c'est notre Ustaz Naguib Mahfouz, tentez tout ...». Très vite la porte s'est ouverte; notre Ustaz était encore conscient, on l'a descendu sur une civière mobile, et, avant de perdre connaissance, il a dit: «Faites attention, j'ai du diabète...».

À vrai dire, les choses avaient été prises en main au plus haut niveau. Après une appréciation rapide de la situation, l'administration de l'hôpital avait appelé le docteur Ahmad Sameh Hammam, et ici intervient une fois de plus la providence... Le téléphone portable n'était pas encore en usage en Égypte. L'appel eut lieu au moment où le célèbre chirurgien se tenait devant l'ascenseur à l'étage où il habite, prêt à quitter l'immeuble pour une invitation à dîner. On a pu l'atteindre avant qu'il ne prenne l'ascenseur et il a répondu sur le champ. Il ne lui a fallu que peu de temps pour arri-

ver à l'hôpital et il est entré tout de suite en salle d'opération. Sont arrivés ensuite le général Hassan al-Alfī, ministre de l'Intérieur, le docteur Ali Abd el-Fattah, ministre de la Santé, le docteur Mamdouh al-Beltaoui, ministre du Tourisme, et un certain nombre de hauts responsables à la Sûreté Générale. Je me souviens encore des nouvelles qui nous parvenaient de la salle d'opération: «L'hémorragie a été arrêtée... le sang giclait comme d'une fontaine...» – «Huit litres de sang ont été transfusés... quatorze poches». Devant l'hôpital, des intellectuels s'étaient amassés en même temps que des gens ordinaires venus après l'annonce de cette attentat; beaucoup donnèrent de leur sang pour sauver notre Ustaz. Quatre heures plus tard, nous est parvenue la nouvelle:

«L'opération a réussi... On transporte notre Ustaz dans le service des soins intensifs...»

Après minuit, nous avons déambulé dans les couloirs de l'hôpital, alors calme après ces heures difficiles. Nous étions quatre: Youssef al-Kaïd, Emad al-Abboudi et Mamdouh al-Leissi. Nous avons parcouru les longs couloirs, sans savoir avec précision où nous devons aller. Nous sommes enfin arrivés à la salle des soins intensifs dans laquelle étaient étendus plusieurs patients. Notre Ustaz était couché sur le dos, et, pour la première fois de ma vie, je le voyais sans ses grosses lunettes. Il paraissait ému, la voix tremblante et rauque; il saluait avec la main gauche, et je me suis rappelé ce qu'avait dit le docteur Sameh Hammam, à savoir que le nerf de la main droite avait été touché, il avait dit aussi qu'il avait été rassuré en voyant notre Ustaz remuer les doigts, mais qu'il faudrait du temps pour qu'il récupère.

Je reviens aux papiers que j'ai rédigés la semaine suivante et je trouve ce qui suit:

«Aujourd'hui, mercredi matin...

Je pense à sa main droite, avec son mouvement lent, cette main qui a été la source d'un fleuve de créativité arabe, la main qui a écrit *La trilogie*, *Les gueux*, *Les enfant de la médina*. Je contemple la couleur foncée de sa peau que je n'avais pas remarquée sur cette main que j'avais pourtant embrassée à multiples reprises. Je pense au fait qu'il est cloué au lit, mais aussi aux jours qui arriveront après sa guérison; je suis sûr qu'il s'adaptera aux nouvelles circonstances, exactement comme il s'était adapté à la situation créée par l'affaiblissement de sa vue et de son ouïe; je sais pourtant qu'il lui est difficile de changer d'habitude. Je rêve maintenant à ces moments qu'il me tarde de voir venir, quand je l'accompagnerai, selon notre habitude, et que nous déambulerons dans les ruelles du vieux Caire, flânant résolument au travers de temps révolus...».

Après quatre ans de kinésithérapie quotidienne, lorsqu'il s'est penché vers moi pour me dire: «Aujourd'hui j'ai pu écrire sans dévier de la ligne...», j'ai su que l'heure de son retour à l'écriture avait sonné.

Durant les quatre années qui ont suivi l'événement, il s'est organisé et, grâce à sa volonté intérieure, il a pu s'adapter aux circonstances nouvelles, créées non seulement par l'attentat, mais aussi par son âge et son affaiblissement. La vieillesse a eu raison de sa vue: il ne pouvait plus lire, et nous lui avons offert de l'aider, mais il n'a pas voulu nous ennuyer. Il s'est entendu avec un brave homme pour que celui-ci vienne tous les matins pour lui lire pendant une heure les principales nouvelles dans les journaux du matin, qu'ils soient gouvernementaux ou d'opposition. Quant aux articles et aux textes littéraires importants, nos amis les lui lisaient lors de nos séances du soir, qui, désormais, étaient organisées de façon particulière. En ce qui me concerne, j'étais le préposé à la lecture de la poésie ancienne qu'il aimait et avec laquelle il voulait inaugurer la séance «pour qu'elle soit plus belle», du moins avant qu'il puisse de nouveau écrire ou lire. Je lui déclamais à haute voix ce qui me plaisait de cette poésie ancienne, après avoir noté tous les poèmes qu'il avait appris, comme je l'avais découvert, et que je considérais donc comme étant son choix. Parfois je lui lisais des morceaux de prose, et mon attention était attirée par les traits de son visage lorsqu'il était concentré dans son écoute; il faisait parfois à la fin du texte des remarques très pertinentes. Si le temps avait eu raison de sa vue et de son ouïe, son intelligence demeurait aiguë et perspicace; quant à sa mémoire elle restait étonnante.

Parfois l'un de nous lançait un sujet et demandait son avis, il répondait alors par un ou deux mots très expressifs. A titre d'exemple, je lui avais demandé son sentiment sur les événements du 11 septembre 2001, un an après leur déroulement. Il m'a dit d'abord: «A-t-on besoin d'opinion là-dessus?», puis, lorsque j'ai répété ma question, il a dit: «Tu vois...», et il s'est tu; puis nous avons abordé d'autres sujets, et voilà qu'une demi-heure plus tard il se penche en avant, pointe son doigt, et alors nous écoutons tous, réalisant qu'il allait prononcer des choses importantes pour exprimer son opinion: «Ecoute, en ce qui concerne septembre, je crois qu'il ne s'est rien passé de pire dans les relations entre l'Orient et l'Occident. Ceux qui ont perpétré cet acte ont fait le plus grand mal à l'islam. Il y a eu avant cela les comportements des Talibans, qui ont fait eux aussi du mal à l'islam et à son image. Il nous faudra beaucoup d'efforts pour retrouver une situation antérieure à septembre»... Il se tait un instant puis dit: «Je ne crois pas que la situation reviendra à ce qu'elle était auparavant... Nous sommes encore dans une période dont les traits sont flous et dont nous ignorons ce à quoi elle aboutira...».

Parfois surgissaient des discussions autour de sujets de littérature, ou de politique intérieure ou extérieure. Il lui suffisait d'écouter et d'enregistrer pour nous offrir une parole de sagesse. Sa capacité à faire naître les plaisanteries (*nukta*) était à son comble et, chaque semaine, il nous faisait profondément rire avec une histoire imprévue à laquelle nous ne nous attendions pas. L'art de la plaisanterie est typiquement

égyptien; il renvoie à une époque où les problèmes de la société étaient beaucoup moins lourds, et où il y avait de bons moments passés en agréable compagnie dans un monde non souillé. Naguib Mahfouz était l'un des plus compétents parmi les princes de la rime et de la plaisanterie; chacun de ces deux arts nécessite de la présence d'esprit et une capacité aiguë à ironiser.

Après avoir reçu le chèque du Nobel, un million, de la main d'Ibrahim al-Moallem, il s'est tu un instant puis il a dit: «Vous savez à quoi je pense maintenant?», nous avons tendu l'oreille, sans un mot, puis il a dit: «Je pense fuir le pays...». Nous avons bien sûr éclaté de rire. Les informations au sujet de ceux qui avaient détourné des millions – certains des milliards – étaient publiés tous les jours dans les journaux. Ils avaient fui le pays avec l'argent de dépositaires, l'argent des autres, et combien la plaisanterie de Mahfouz semblait pénétrante, suggestive, mordante!

Une autre fois nous parlions d'une danseuse célèbre, à l'occasion de sa déclaration selon laquelle elle allait se retirer; après un moment de silence il me dit: «Tu publieras ça dans les *Dhakhā'ir* (les trésors)...». Ces *Dhakhā'ir* correspondaient à une collection d'ouvrages que je dirigeais, qui était publiée par l'Organisation des Palais de la Culture et dans laquelle je présentais des textes importants du patrimoine arabe.

Ce qui distingue la plaisanterie mahfouzienne? l'intelligence, la perspicacité, la précision, et une forte charge d'ironie. Sa seule attitude au moment de sortir une plaisanterie ou même de la préparer me faisait sourire. Scruter ses traits pendant que l'on était avec lui donnait une carte précise de toutes les émotions humaines, et je respectais toujours son silence. Avant l'attentat, et avant qu'il soit trop avancé en âge, il se tenait droit sur son siège, recherchant la position la plus haute; sur son visage on trouvait cette expression qu'évoque le langage égyptien par un seul mot très pertinent, lorsqu'on dit d'un être qu'il est «bon». Il apparaissait comme à la fois tolérant, brillant, allant très loin tout en étant très proche. Avec son avancement en âge, son corps s'est desséché, il s'est légèrement incliné, et son silence s'est accentué, comme s'il était plongé vers l'intérieur. Durant nos séances avec lui, je tenais à ce que nous n'abordions pas des sujets banals. Lorsqu'il sentait que ceux qui étaient avec lui se désintéressaient de lui, et qu'il ne pouvait plus les écouter, il se replongeait en lui-même, en laissant s'écouler son temps personnel; à ce moment-là je posais une question, je racontais une nouvelle ou une anecdote; alors, notre Ustaz écoutait la plupart du temps, une écoute de son interlocuteur ou bien de sa voix intérieure. Là où il était le plus brillant, c'est lorsqu'il racontait ses souvenirs sur la ville, la vie littéraire, les temps révolus.

J'essaie de me rappeler des traits de colère chez lui, je n'y arrive pas. Il montrait de l'émotion lorsqu'il exprimait une opinion pour la première fois, ou qu'il s'imaginait qu'il pouvait nous surprendre. Pour illustrer cela, je prends cet instantané de l'été

soixante-sept, lorsque nous avons commencé à nous rencontrer au café Fichawi, le «vieux café» étant encore ouvert en ces jours-là, et la dramatique défaite de juin étant encore fraîche. Il s'est légèrement penché en avant et a dit, pour donner son opinion: «S'il n'est pas en notre pouvoir d'affronter Israël militairement, la réconciliation est nécessaire».

Naturellement, nous avons discuté, et cela est resté l'objet de nos discussions pendant des années, et lorsqu'il a approuvé la réconciliation avec Israël dans les années soixante-dix, il donnait là son vrai point de vue. Dans le numéro spécial qu'a publié sur lui Ragaa al-Nakkach en 1970, notre Ustaz disait que lorsqu'il s'asseyait pour écrire, il ne se souciait de rien, et, en ce qui concerne ses opinions fondamentales, il n'avait jamais exprimé le contraire de ce qu'il pensait, parlant sans petits calculs. J'étais souvent en désaccord avec lui, mais le passage du temps m'a montré qu'il avait été plus perspicace que moi. Peut-être dans ses déclarations aux journaux évitait-il toute tendance à la provocation, pour rester équilibré dans ses attitudes vis à vis du pouvoir, qu'il soit politique ou officiel, peut-être restait-il sur sa réserve, mais il ne proclamait jamais le contraire de ce qu'il pensait, et lorsqu'il se mettait à créer, il ne répondait qu'à sa voix et à l'appel de sa conscience.

* * *

Après l'attentat, nous lui avons proposé, ses amis et moi, de donner une heure ou deux, chaque jour, afin qu'il nous dicte ce qu'il avait envie d'écrire, mais il nous a remerciés en s'excusant avec grande finesse: l'écriture était pour lui un défi très personnel, demeurant toujours secret, comment pouvait-il alors partager ses plus forts moments d'intimité avec quelqu'un d'autre, si proche soit-il?

Il y eut donc quatre années de kinésithérapie jusqu'au moment où il m'avoua sa capacité de respecter la ligne d'écriture sans en dévier. Naguib Mahfouz a ainsi appris deux fois à écrire: la première dans son enfance, et la seconde en étant nonagénaire... Celle-ci a été la plus pénible et la plus ardue. Combien de fois ai-je regardé sa main... cette main qui avait écrit ses romans et ses nouvelles, qui avait enrichi la littérature du monde arabe et de l'humanité, cette main atteinte par la haine, le fanatisme et l'ignorance. Après la tentative d'assassinat, j'ai revu le jeune homme que j'avais aperçu un jour sous la fenêtre; on lui a demandé à la télévision s'il regrettait sa tentative d'assassinat de Naguib Mahfouz, il a dit qu'il ne regrettait rien, et que si l'occasion se représentait il referait la même chose. Lorsque le présentateur lui a demandé s'il avait lu quelque chose de cet auteur, il dit qu'il n'en avait pas lu une seule lettre, mais que son émir avait proclamé une fatwa condamnant Mahfouz comme hérétique. A vrai dire cette condamnation avait commencé à être en place avec un

rapport écrit par trois des grands cheikhs, adressé à la présidence au début des années soixante. C'est depuis cette date que le roman *Les enfants de la Médina* est interdit en Egypte... et les choses en sont parvenues au point que cela a produit ce qui s'est passé ce vendredi quinze octobre de l'année mille neuf cent quatre-vingt-quatorze.

Lorsqu'il avait commencé à maîtriser le respect des lignes en écrivant, c'est le nerf optique qui s'affaiblit... Comment réagit notre Ustaz à ces nouvelles conditions?

Il y a eu d'abord la série «Les rêves», pages parues dans *Nisf al-Downia*⁴, textes d'une grande densité, où il tenait les deux extrêmes, celui de la poésie et celui de la prose. Il les avait pensés d'abord sans aucune aide, dans sa tête, ensuite il les avait transcrits sur papier, les yeux fermés. Il ne pouvait pas lire, mais avec sa solide volonté et sa ténacité il avait pu incarner sur le papier ce qu'il avait dans la tête avec la plus belle écriture mahfouziennne, la quintessence de cette écriture, celle d'une époque qui avait commencé avec ses fragments d'autobiographie et qui a atteint son summum dans «Les rêves» de la période de convalescence. Ce sont des textes poétiques qui s'élèvent au rang de la littérature de sagesse. Dans mon esprit ce sont des échos de la créativité humaine semblables aux poèmes de Hafez, aux histoires de Saadi al-Chirazi, et aux textes des proverbes et des sagesse. C'est la capacité de pénétrer dans l'essence de l'expérience humaine et dans l'essence de l'existence.

* * *

La première fois que nous sommes sortis, après sa guérison, en décembre, l'hiver était à son comble. Nous nous sommes dirigés vers la butte des Pyramides: Youssef al-Kaïd, Zaki Salem, et le docteur Yahya al-Rakhawi qui avait supervisé l'organisation du rythme des jours de la semaine de la dernière période du traitement, et qui est entré ensuite comme «crapule incontournable» dans le cercle des «chères vieilles crapules». Ce jour-là nous avons déjeuné à l'hôtel Mena House; notre Ustaz était sous la surveillance de la police, situation nouvelle à laquelle nous devons nous habituer, mais les membres de cette force de surveillance devinrent même nos amis, comme s'ils avaient formé une nouvelle famille pour notre Ustaz et pour nous. Situation inhabituelle pour lui, situation qui a mis fin aux jours de déambulation dans les rues d'une ville où il avait vécu, ce qui lui avait permis de l'immortaliser. Toute sa vie il avait été contre les apparences, pour la simplicité, mais la nécessité impose ses lois. Le temps des randonnées dans les rues et les impasses du vieux Caire était révolu. Souvent je l'avais vu, durant les années soixante et soixante-dix, se promener sur son sol natal, le quartier de Gamaliyyah, avec ses ruelles. Je tenais à ne pas le déranger afin de ne pas interrompre sa méditation et son évocation de ce lieu.

4. Note du traducteur: *La moitié du monde*, revue consacrée aux femmes.

Nous avons repris nos rencontres du mardi dans un bateau situé sur le Nil, ce Nil qu'il avait passionnément aimé; il avait tenu à en être proche, et même si ses yeux ne le voyaient pas, sa sensibilité le percevait.

* * *

Durant nos rencontres au cours de ses dernières années, j'ai commencé à me rendre compte de la valeur des opinions de notre Ustaz. J'ai tenu à noter ce qui avait été dit, une fois rentré chez moi, ou bien textuellement, tel que je me le rappelais, ou bien pour en donner le contenu essentiel, et j'ai présenté aux lecteurs arabes ce que j'ai appelé «les séances mahfouziennes». Dans sa seconde partie, ce livre comporte le texte des séances qui ont eu lieu en l'année mille neuf cent soixante-dix-huit, tous les lundis durant les quatre mois d'été; elles avaient été publiées auparavant dans un livre intitulé *Naguib Mahfouz se rappelle*. Quant à la troisième partie, elle contient des textes racontant comment j'avais suivi Mahfouz dans le vieux Caire, et rapportant des séances particulières sur des événements précis. Ces trois parties sont le reflet d'un compagnonnage qui a duré plus de quarante-quatre ans avec notre grand écrivain. Qu'elles puissent jeter une lumière sur son univers, ses opinions et ses pensées!